Zeitschrift: La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère
Herausgeber: Association des musiciens suisses
Band: 4 (1910-1911)
Heft: 7

Artikel: Le nom et le talent
Autor: Combe, Edouard
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1068700

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

4me Année. — No 7. 1er Décembre 1910.

La Vie Musicale

Directeur : Georges Humbert

Organe officiel, pour la Suisse romande, de l'Association des Musiciens suisses.

SOMMAIRE :

Le nom et le talent, Ed. Combe. — *Francisco de Lacerda*, E. Ansermet. — *Musiques intimes et musiques faciles*, G. Humbert. — Nos artistes : *Else de Gerzabek* (avec un portrait hors texte), G. H. — Société cantonale des Chanteurs vaudois (Bulletin mensuel). — La musique à l'Etranger : *Angleterre*, Louis Nicole ; *France*, Paul Landormy — La musique en Suisse : Suisse romande : Genève, Edmond Monod, G., H. F.; Vaud, G. Humbert, H. Stierlin ; Neuchâtel, Max-E. Poret. Suisse allemande : Dr Hans Bloesch. — Echos et Nouvelles. — Bibliographie. — Calendrier musical.

ILLUSTRATIONS : Francisco de Lacerda, chef d'orchestre du Kursaal de Montreux. Else de Gerzabek, pianiste.

Le nom et le talent

On l'oublie trop facilement : l'art est aussi un métier. Il ne suffit pas d'avoir du talent ; ce talent, il faut arriver à le vendre. Et pour y arriver, c'est presque aussi difficile que d'acquérir le talent lui-même. Il n'est pas de comparaison plus instructive que celle qui consiste à mettre en regard les émoluments touchés par certains artistes au début et au déclin de leur carrière. Alors que la vie et la jeunesse leur permettaient de donner le meilleur d'eux-mêmes, alors qu'ils étaient tout enthousiasme et toute généreuse ardeur, ils jouaient, ils se prodiguaient pour des cachets de misère, si même ils ne jouaient pas pour rien. Les voici devenus vieux ; leurs doigts se sont enkylosés ; leur sang s'est refroidi ; la belle fougue de jadis s'est figée. Mais si l'on veut les entendre aujourd'hui, il faut y mettre le prix. A grand peine jadis ils réunissaient un maigre auditoire à grand renfort de billets donnés. Désormais, leur nom sur une affiche suffit à faire se ruer la foule.

« Leur talent a mûri », direz-vous. « Il s'est doublé de l'expérience; leur art a gagné en profondeur. » — Peut-être. Mais là n'est pas la raison du changement survenu dans leur valeur marchande. Jadis, ils étaient un talent; maintenant ils sont un nom. Et si le nom ne se justifie pas sans quelque talent, le talent n'est monnayable que s'il se double du nom. Le nom survit longtemps au talent, et conserve sa valeur bien après que le talent est devenu chose du passé.

C'est là une constatation mélancolique; les meilleures années de l'artiste se passent en efforts surhumains pour la conquête du nom. Ces efforts se consument dans le vide. Le meilleur de la production du virtuose — car c'est surtout de lui qu'il s'agit ici, bien que le cas de l'artiste créateur soit à peu près semblable — est perdu pour le monde. Celui-ci ne recueille que le reflet d'une splendeur éteinte. Si la carrière est exceptionnellement longue et brillante, il y aura du moins une période d'apogée pendant laquelle l'idole du public pourra jouir de son triomphe; après quoi viendra le déclin inévitable, et le malheureux ira d'élan, récoltant, outre beaucoup d'argent, les bravos d'une foule où les snobs fourniront les gros bataillons.

Et lui-même aura, s'il est sincère et conscient, la douleur de sentir sa déchéance et le regret de ne pas avoir été jugé sur ses véritables mérites.

« Mais il y a compensation, dira-t-on, et la foule d'aujourd'hui paye pour celle de jadis. » Au point de vue de l'argent, peut-être. Mais l'argent n'est pas tout. L'artiste est un messager, et il a besoin de communion avec la foule. Or, cette communion, il ne la connaît complète que bien longtemps après qu'il a commencé à se révéler. Ce qu'il recherche, c'est la gloire pour le moins autant que la fortune. Et la gloire est si lente à venir!

Bien mieux! On peut affirmer hardiment que le talent seul est impuissant à l'acquérir. Pour y atteindre, il faut recourir à des artifices qui n'ont rien d'artistique et qui ne relèvent que du commerce. A quoi sert le talent, s'il ne consent à recourir à la trompette de la Renommée? Et c'est ici qu'entre en scène la toute-puissante Réclame, la grande faiseuse de réputations.

Il n'est pas d'artiste assez grand pour pouvoir s'en passer; les meilleurs doivent subir sa loi. Je félicitais un jour un pianiste considéré aujourd'hui comme l'un des plus grands maîtres de son instrument sur certaine note parue le matin même dans le *Figaro*. — « Savez-vous ce que ça me coûte, » me répondit-il? — « Vingt francs. » — Or à ce mo-

ment déjà il était célèbre. Mais afin d'entretenir cette célébrité, il devait payer les journaux pour chanter ses louanges.

Un très grand talent arrivera peut-être à la notoriété en se contentant de laisser agir la critique — à supposer que la critique elle-même ne soit pas vénale — mais il lui faudra des années, et tous n'ont pas le temps d'attendre. Aussi ne faut-il pas se montrer trop sévère pour ceux qui cherchent des raccourcis sur le chemin de la gloire !

*
* *

L'artiste commence en général à se révéler à soi-même. Un jour vient où il s'écrie : « Et moi aussi, j'ai quelque chose là ! » Puis il reçoit les encouragements de ses amis, de ses maîtres. Il s'est déjà fait entendre de quelques auditoires bienveillants. Reste à prendre contact avec le vrai public. Et c'est le calvaire qui commence. On écrit à droite, à gauche, pour offrir son concours gratuit. Et dès ce moment celui qui a de l'argent se trouve en état de supériorité marquée sur celui qui n'en a pas. Non seulement il peut attendre, mais il a mille moyens de prendre de l'avance. Alors que son collègue moins fortuné dépend du bon plaisir d'un entrepreneur de concerts, il a la ressource de louer une salle et d'organiser un concert à ses frais. Il ne vendra pas de billets, c'est entendu ; mais il aura des affiches qui proclameront son nom ; les journaux, auxquels il aura donné des annonces, passeront ses communiqués. La presse lui dépêchera ses chroniqueurs et il aura des comptes rendus plus ou moins louangeurs, peu importe, pourvu qu'on s'occupe de lui. Ces comptes rendus, il les recueillera avec soin ; il pourra même les faire reproduire sous forme de brochure et les adresser aux agents et aux entrepreneurs de concerts. Il obtiendra peut-être de la sorte un ou deux engagements pour commencer.

Admettons que ce premier contact avec le public ait été favorable. Le moment sera alors venu de frapper le grand coup : il tentera l'aventure dans la grande ville, celle où se font les réputations. Là, c'est beaucoup plus cher. Mais grâce à l'argent, au tout-puissant argent, le concert se donne et l'on a même réussi à réunir un public. Il a fallu, il est vrai, faire pas mal de visites, si même le très malin débutant n'a pas pris la précaution de demander des conseils, point gratuits, à quelque prince de la critique. Quoi qu'il en soit, le résultat est obtenu : la salle se garnit et au premier rang l'on peut voir quelques agents de concerts, de ceux qui disposent des engagements fructueux. Il ne reste plus à l'ar-

tiste qu'à montrer ce qu'il sait faire. Tout dépend de cette première épreuve. Elle est généralement épouvantable pour le débutant. Public froid, applaudissements rares. Enfin, c'est fini, et le malheureux, plus léger de bien des billets de cent, essaie de dormir en attendant le verdict des journaux. A la première heure du matin il les achète ; ça ne va pas trop mal ! On peut tenter une nouvelle épreuve dans un plus grand cadre, ou même essayer d'une visite aux agents.

Dans l'hypothèse la plus favorable, il s'en trouvera un pour dire : « Je crois que vous arriverez et je me charge de vous lancer. » Désormais, l'artiste n'a plus qu'à jouer bien et à laisser faire le barnum ; mais la partie la plus répugnante de la besogne va commencer. C'est l'écœurante campagne de notes et de réclames, les affiches aux formats invraisemblables, les portraits aux devantures des magasins, les biographies sans modestie, les anecdotes puériles. Puis, lorsque ce battage a porté ses fruits et que les grosses recettes commencent à affluer, les chiffres divulgués, amplifiés. Toutes choses qui devraient répugner à une âme noble d'artiste, mais auxquelles on s'habitue bien vite, jusqu'à y prendre plaisir. Si l'artiste est vraiment grand, il s'enfermera en lui-même et vivra de plus en plus sa vie intérieure, abandonnant toute la partie matérielle à son impresario. Il s'habituera à n'être plus qu'une machine à sauter d'un train dans un autre, à descendre dans l'hôtel qui lui aura été indiqué, à se rendre à la salle de concert à l'heure dite et à toucher avec régularité les sommes qui lui reviennent sur les recettes. Il vieillira ainsi, sentant ses forces et son génie subir les atteintes du temps, mais constatant que les recettes vont toujours en augmentant. La critique signalera bien par-ci par-là ses défaillances, mais il se sera accoutumé à la vie facile et large et y renoncera difficilement : combien sont-ils, les virtuoses qui ont eu le courage moral de se retirer de la scène en pleine force ?

Ils sont devenus un nom, là est le fait à relever, et ce nom à lui seul est désormais une force qui va d'élan.

* * *

Pour l'artiste sans fortune, la situation est tout autrement difficile. La première chose à faire pour lui consiste à s'assurer des protections. Il lui faut multiplier les démarches, subir les patronages humiliants, la mendicité des concerts à carte forcée, la charité déguisée. Il devra écrire des lettres sans nombre : les organisateurs de concerts reçoivent

à chaque courrier des lettres de jeunes artistes sollicitant la faveur d'une audition, d'un engagement non rétribué, « pour se faire connaître ». Des solistes de ce genre, on en a toujours à revendre, et avec la meilleure volonté du monde il est impossible de leur donner satisfaction à tous. Même sans cachet, ils sont du reste trop chers, puisqu'ils ne font pas recette. On leur préfère donc, en général, des gens connus : lors même qu'il faut payer ces derniers, on y trouve encore son compte. La préparation des rares concerts que l'on parvient à donner sans rétribution est rendue difficile par le fait que pour vivre il faut donner force leçons généralement mal payées, à cause de la concurrence. Et ce nom, ce nom que l'on poursuit avec âpreté, semble fuir devant vous. Combien d'artistes vraiment doués qui ne parviennent jamais à la véritable notoriété, faute du *lancement* indispensable !

Il est vrai que la carrière est terriblement encombrée ; il y a trop de gens de talent, de nos jours ; ils se marchent littéralement sur les pieds. Seuls les plus forts, les mieux équipés pour la lutte, parviennent à percer. Les autres vont grossir la lamentable armée des vaincus et des ratés. Ils avaient peut-être le talent, ou du moins la faculté d'y parvenir. Mais ils n'ont pu décrocher le nom, ce fameux nom sans lequel tout le reste n'est rien. Aussi se sont-ils perdus dans la masse anonyme : les uns font désormais leur partie dans quelque orchestre ; les autres ont trouvé asile dans un conservatoire ; d'autres enfin ont lâché la musique pour le commerce ou l'industrie. Et je me demande si ceux-là ne sont pas les vrais sages. N'est-il pas préférable après tout d'exceller dans une occupation humble plutôt que de végéter misérablement comme ouvrier d'art ? De tous les prolétariats, le prolétariat artistique m'a toujours paru le plus lamentable.

* * *

Si ces lignes doivent avoir quelque utilité, je voudrais que ce fût celle-ci : lorsqu'à l'avenir nous verrons sur une affiche un nom inconnu, n'en concluons pas hâtivement que son possesseur ne mérite pas notre attention ; songeons qu'il y a là peut-être un jeune talent qui cherche sa voie et qui a besoin de notre appui. Au lieu de consacrer tout notre budget de concerts à enrichir des artistes *arrivés*, réservons une part, et une part importante, à encourager les débutants. Ce sera agir en amateurs vraiment éclairés. Qui sait si nous ne contribuerons pas de la sorte à la révélation d'un talent exceptionnel ? Quelle satis-

faction nous préparerons ainsi à notre amour-propre ! Est-ce donc rien que de pouvoir dire plus tard : « Un tel, je l'avais deviné ! » Et le sentiment d'avoir fait œuvre utile et bonne.

Encourageons donc les jeunes et les débutants ! Nous agirons dans l'intérêt de l'art tout en y trouvant le nôtre.

EDOUARD COMBE.

La *Vie Musicale* publiera entre autres dans son prochain numéro le compte-rendu de deux premières intéressantes :

Macbeth, de Ernest Bloch et Edm. Fleg, par PAUL LANDORMY.
Le Bois sacré, oratorio de Hans Huber, par GEORGES HUMBERT.

Francisco de Lacerda

« L'admiration donne à la vie son éloquence ». Je voudrais que cette parole de Carrière se réalise et se particularise aujourd'hui pour moi, et qu'ayant à dire quelques mots ici du musicien Francisco de Lacerda, l'admiration que j'ai pour lui depuis plusieurs années donne à ma parole, sinon son éloquence — le mot est si souvent mal employé, qu'il risque d'être mal entendu — du moins sa persuasion, son assurance, tout ce qu'elle a d'objectif et de détaché et qui la montrerait sans contact aucun avec des sentiments de camaraderie ou de reconnaissance que l'on voudrait peut-être en rendre responsables. Je ne sens pas de différence entre ce qui m'attache à la personnalité artistique de F. de Lacerda et à tel autre grand musicien notoire, que j'aime. Mais il est plus difficile de parler de ce qu'on aime, quand on se sent presque seul à le connaître. La renommée ou la réclame apportent chaque jour au public tant de noms divers, qu'il ne saurait croire combien il en ignore, de dignes de mémoire, et qu'il y a peu de chances pour qu'il prenne garde à quelques mots maladroits qu'un inconnu consacre à un mal connu. Une fois de plus, j'éprouve douloureusement la dissonance que fait ce que le chef d'orchestre de Montreux est pour moi et ce qu'il est pour... l'Opinion.

Je n'ai pas à chercher d'ailleurs les causes de cette dissonance, et pourquoi le nom de Fr. de Lacerda n'est pas encore à sa place. Je pourrais peut-être le faire entendre vaguement en disant qu'il est un « déraciné ». Il y a toute une race, je le sais bien, qui est déracinée, et qui ne s'en porte pas plus mal, ayant acquis par nécessité des qualités de souplesse et d'endurance toutes spéciales. Mais il en est d'autres, certaines vieilles races latines, à qui notre monde toujours plus anglo-saxon convient mal, et conviendra de moins en moins. De l'une d'elles nous vient F. de Lacerda. Il est né, il y a une quarantaine d'années, aux îles Açores, où son père gouvernait St-Georges. Etrange évocation que le nom seul de cette lointaine terre. On songe à ces vers de Baudelaire :

Une île paresseuse où la nature donne
Des arbres singuliers et des fruits savoureux,
Des hommes dont le corps est mince et vigoureux
Et des femmes dont l'œil par sa candeur étonne.